

**Lurelu**

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



## James McIsaac : l'art de la cohérence

Francine Sarrasin

---

Volume 27, Number 1, Spring–Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12035ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Association Lurelu

**ISSN**

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Sarrasin, F. (2004). James McIsaac : l'art de la cohérence. *Lurelu*, 27(1), 70–72.

## James Mclsaac : l'art de la cohérence

Francine Sarrasin

70

Pour importante qu'elle soit, la production de l'illustrateur James Mclsaac suit, sans surprises, le chemin du récit : entre image et texte, il n'y a pas plus de divergence que de mouvement parallèle. Sa proposition est fidèle à l'histoire, dans l'ordre et l'esprit du temps avec une manière de camper personnages et décors, un coup de plume, un style graphique qui sont tout à fait reconnaissables d'un livre à l'autre. Évidemment, pour illustrer les divers épisodes d'une même histoire, la cohérence est fort utile ! On peut même la justifier par l'organisation sérielle du récit qui impose une fréquente répétition des personnages souvent dans de mêmes lieux. Le phénomène est intéressant à plusieurs égards car, avant de devenir livres, les histoires de Marie-Claire Daveluy (probablement les premières qu'ait illustrées Mclsaac) ont été publiées en feuillets dans *L'Oiseau bleu*. D'emblée, les trous de silence laissés dans le déroulement de l'histoire par l'attente du prochain numéro devaient être comblés par le retour des personnages, là où ils avaient été laissés. Dans une suite comme celle de l'histoire de Perrine et Charlot, il n'est donc pas question de changer l'aspect physique des gens et des choses. C'est là une contrainte importante qui, au fil des pages, semble se transformer en véritable façon de dessiner. On observe en effet que, dans plusieurs autres travaux, James Mclsaac ne se départit pas vraiment de sa manière. Il a une «griffe» bien à lui qu'il n'hésite pas à confirmer d'une signature parfaitement lisible dans un espace souvent dégagé, la plupart du temps à droite, au bas des pages.

Si la représentation de la femme a inscrit, dans l'histoire de l'illustration pour enfants, le stéréotype du modèle idéal<sup>1</sup>, il faut voir, dans les ouvrages illustrés par Mclsaac, comment se manifeste la présence de l'enfant. On remarque qu'il est plus facilement identifiable s'il est vu en relation avec l'adulte. Quand il est seul dans un dessin, l'enfant perd son âge... Est-ce question de proportions anatomiques, de visage, de costume, d'attitude ? À partir de quelques documents seu-

lement, il est bien difficile d'établir une véritable constante. Néanmoins, ce type de représentation confirmerait le fait que l'enfant du début du XX<sup>e</sup> siècle ne peut être vu autrement qu'en devenir. L'illustration le montre donc, d'une certaine façon, comme un petit adulte en puissance. Bien sûr, l'enfant est aussi le héros essentiel du récit et doit de ce fait s'imposer dans l'image.

### Plutôt sage

La présence de l'enfant dans l'iconographie est étonnamment nombreuse, si on pense que les années 20 correspondent aux balbutiements de notre littérature illustrée pour les jeunes<sup>2</sup>. Le choix de faire figurer l'enfant dans tous ces livres aurait à voir avec le fait que les histoires veulent rejoindre un jeune lectorat. À plusieurs égards, les enfants qu'on retrouve dans les premières pages illustrées sont des héros qu'on propose en modèles. Modèles de courage, d'ingéniosité, de vertu. Dans certaines illustrations, le caractère exemplaire des enfants leur donne un visage déphasé par rapport au réel, un visage vieux, très sage, trop. On admettra que cela provoque malaise.

La toute première planche illustrant *Les Aventures de Perrine et Charlot*<sup>3</sup> (reproduite ci-dessous dans la bonne orientation) donne



à penser que Charlot, le «mioche de six ans», se blottit dans les bras d'une adolescente ou d'une presque jeune femme. Le texte, lui, précise que Perrine «ne compte que huit ans». Certes, les deux orphelins, qui se réfugient au centre de la page, sont tristes et seuls, ce qui confère toute sa responsabilité à l'aînée. On peut voir celle-ci toucher, comme pour y prendre appui, la zone sombre du décor. L'expression de confiance du garçon qui lève un regard éploré vers sa «grande sœur» la confirmerait dans son rôle protecteur. Est-ce pour cela que le visage de Perrine paraît disproportionné par rapport au reste de son corps ? Que son œil semble si grand ?

Une des pages du récit *Le Richelieu héroïque, les jours tragiques de 1837*<sup>4</sup> propose la mise en rapport d'un adulte assis et d'un enfant debout. Pour que les regards des deux personnages se trouvent, comme ici, exactement au même niveau, il faut que l'enfant soit relativement petit et donc plutôt jeune. Ce n'est pas l'impression que donnent les traits de ce visage, non plus que l'attitude corporelle du garçon. Le rictus semble figé et le regard de profil est, comme dans l'illustration précédente, encore une fois amplifié... On remarquera que le blanc de ce visage contraste un peu sur le fond hachuré du cadrage de la porte. Souvent exploité par Mclsaac, ce phénomène permet la mise en valeur d'une partie signifiante de l'image, en l'occurrence le visage du garçon. Tendue vers l'adulte, il se montre étonné. Une attitude que vient confirmer le geste de sa main : «Pour moi ?» L'impact de ce geste est majeur : faut-il se surprendre que cette main soit blanche et qu'elle se lise, sans autre modèle, sur le fond sombre du veston ?

### De la fille ou du garçon

Dans les représentations d'enfants, le garçon et la fille des livres de Mclsaac sont traités de façon différente. Si l'artiste, par des stratagèmes de composition d'images, peut donner priorité à certains aspects au détri-



ment d'autres, dispose-t-il de quelque liberté dans ses choix iconographiques? C'est en respectant l'histoire et l'idéologie du temps que l'imagerie de Mclsaac donnera à chacun des enfants sa personnalité. Ainsi, sans trop s'éloigner des stéréotypes, le garçon sera plus volontiers brouillon, paysan, pauvre mais bon. Il sera courageux, parfois téméraire, agité, actif. La fille a un statut de future demoiselle. Elle est rarement pauvre et nécessiteuse. Plutôt bien mise, elle adopte une attitude de figurante, silencieuse, observatrice un peu en retrait de l'action qui se vit. Il faut voir son attitude dans la pure continuité de celle qu'adoptait la femme dans l'histoire du temps et dans l'iconographie.

Plusieurs pages des récits illustrés par Mclsaac pourraient confirmer ce fait. Dans *Les Aventures de Perrine et Charlot*<sup>6</sup>, deux adultes entourent deux enfants. Il faut voir comment le petit s'accroche au bras de l'homme, de quelle ardente façon il tente d'attirer son regard et sa compréhension. Les deux personnages masculins ainsi regroupés peuvent être vus comme un seul bloc interactif, presque sonore, si on se fie aux bouches montrées ouvertes, comme en train de parler. Ce groupe aurait de la stabilité car il est construit sur la structure d'un triangle haut, placé sur le petit côté marqué par les pieds bien visibles sur le sol. Un triangle qu'on retrouvera dans l'axe des flèches disposées en nature morte avec l'arc, au sol. Pour passif qu'il soit, cet ensemble apparaît comme une allusion directe à la vie des Amérindiens qu'on aurait soit mâtée, soit apprivoisée. L'attitude des personnages féminins ferait foi de cette belle tranquillité.

Ainsi la fillette se détache, seule, sur un fond d'image vide, près de la maison. Son geste d'attention a quelque chose de théâtral : il accentuerait son retrait silencieux. Si la tenue vestimentaire du petit a peu d'importance en regard de son geste, celle de la fille en revanche est mise en valeur par son isolement dans l'image. La dame est la seule qui soit montrée au-devant de la maison :



une telle présentation confirme la symbolique de son association au foyer familial. Comme la fillette, elle affecte une attitude plutôt passive, une attitude d'écoute. Nous avons parlé de stabilité, de solidité pour le groupe masculin, il y a autre chose. L'oblique formulée par les bras de la dame et de la fillette descend vers le garçon qui s'accroche au bras de l'homme dans une sorte de remontée d'appel, voire de supplication. La décision devrait donc venir de l'homme : dans l'image, c'est lui qui a le pouvoir de changer le cours des choses.

Il est intéressant d'observer la posture et la tenue vestimentaire de la fillette dans *Les jours tragiques de 1837. Le Richelieu héroïque*<sup>6</sup>. Cette fois, la teinte sombre du vêtement, au centre de l'image, appelle le regard. Si l'enfant n'est pas très efficace comme jardinière, elle a un rôle déterminant dans le dessin. Son corps, ainsi vêtu, est penché le long d'une oblique courte qui rejoint la bêche manipulée par l'adulte : cela forme, avec le long manche, un tracé semblable à celui d'une flèche pointée dans la terre. L'action de jardiner prend ainsi tout son sens. Car c'est avec l'aide de l'adulte que l'enfant intervient. En exhibant une tenue propre et presque élégante, tout à fait inappropriée pour ce genre d'activité, la fillette conserverait son statut de bourgeoise. Mais en montrant son lien au geste de bêcher, l'image annule l'opposition véritable des classes sociales mises en présence. L'histoire confirme la simplicité des rapports de la petite Josephette avec son entourage, rapports qui n'ont rien de hiérarchique.

La plupart des romans historiques illustrés par James Mclsaac sont l'occasion de scènes montrées en pages pleines, hors texte. Cette façon de faire provoque une rupture dans la lecture du récit et sollicite le regard dans un geste lent de contemplation. On est loin de la bande dessinée ! L'illustration est cernée d'un filet qui fait office de cadre isolant le contenu imagé du reste du livre. Mais il y a plus ! Le point de vue choisi



par Mclsaac permet de capter les personnages d'assez loin pour qu'ils soient vus en entier. Cette distance a du détachement. Le spectateur de telles scènes n'est pas immédiatement interpellé.

#### Petit adulte

Que ce soit dans les ouvrages historiques, les contes ou autres textes destinés aux jeunes, au début du siècle dernier, l'enfant des livres est encore bien proche du concept « petit adulte en puissance ». Le caractère mimétique (fille-mère) observé dans l'attitude et le vêtement de la fillette place celle-ci sur le chemin qui mène directement à la vie adulte. Quand on regarde des personnages garçons, le lien entre l'enfant et l'adulte n'est pas aussi prononcé. On peut même ajouter que, dès qu'il n'est plus vraiment bébé, l'enfant de telles images est souvent sans âge. C'est un peu le cas de la représentation des trois enfants dans l'histoire intitulée « Nado ».

Il s'agit d'un court récit, publié dans *L'Oiseau bleu* en 1934<sup>7</sup>, et que Mclsaac a agréablement de deux illustrations dont celle que nous reproduisons en haut de cette colonne. Contrairement aux illustrations précédentes, le rapprochement est ici saisissant. On voit quatre personnages coupés par le bord inférieur de l'image : trois garçons dans la zone de gauche qui écoutent, bouche bée, ce que semble raconter un étrange personnage, plus vieux, assis près d'eux. Le vieil homme a la chevelure ébouriffée, la barbe longue. Il regarde et pointe le ciel d'un geste décidé. Le rapprochement déjà observé fait que l'index touche presque le mince filet qui enferme les éléments de l'illustration. L'objectif est-il à ce point accessible? Le plus petit enfant, bien proportionné, semble le plus jeune. Mais on observe encore une irrégularité anatomique dans la grosse main de l'enfant du centre. Coiffés de chapeaux plutôt grands, les enfants de gauche semblent littéralement suspendus aux lèvres du vieil homme. Aucune animosité dans les regards. Aucune aigreur dans la figuration du vieil homme. Mais un

jeu de va-et-vient entre le haut et le bas, une ligne virtuelle en zigzag qui suit la montée du chapeau du deuxième garçon, puis descend à contre-courant le long du bras levé de l'homme, avant de remonter dans l'axe du toit de la maison, derrière lui. Si dans l'attitude d'écoute des enfants une certaine stabilité est perceptible, le geste de l'homme, en s'élevant seul dans cette partie de l'image, perturbe l'attention. Étonnamment, le regard des enfants ne suit pas la direction amorcée par le bras de l'homme. Le propos de l'adulte est-il compris par les trois petits? Parle-t-il vraiment aux enfants? Certes, l'enfant du milieu est tendu vers lui. Mais, à le voir ainsi, on peut soupçonner l'homme de s'enflammer dans son propre récit... N'y a-t-il pas là une sorte de décalage? Sans contrarier tout à fait le sens et l'histoire, l'image laisserait entendre que la connaissance ne s'acquiert pas si facilement.

Aussi l'enfant demeure-t-il assujéti à l'adulte, à son expérience qui sert de modèle pour le faire grandir. C'est peut-être le véritable sens de la représentation enfantine dans l'imagerie des débuts.



## Notes

1. Voir «James McIsaac : les débuts de l'illustration de livres pour la jeunesse», *Lurelu*, vol. 26, n° 3, hiver 2004, p. 85-87.
2. James McIsaac est à l'origine des tout premiers livres illustrés pour les jeunes : les récits de Marie-Claire Daveluy.
3. M.-C. Daveluy, *Les Aventures de Perrine et Charlot*, ill. James McIsaac, Montréal, Librairie Granger Frères Ltée, 1945 [1923], p. 23.
4. M.-C. Daveluy, *Les jours tragiques de 1837. Le Richelieu héroïque*, ill. James McIsaac, Montréal, Librairie Granger Frères Ltée, 1940, p. 153.
5. M.-C. Daveluy, *Les Aventures de Perrine et Charlot*, op. cit., p. 91.
6. M.-C. Daveluy, *Les jours tragiques de 1837. Le Richelieu héroïque*, op. cit., p. 87.
7. André, «Nado», *L'Oiseau bleu*, ill. James McIsaac, vol. 15, n° 5, décembre 1934, p. 88.

## OPINION

### Un autre regard

Francine Sarrasin

En tant que «spécialiste» de l'étude de l'illustration, pour avoir fréquenté des enfants dans les écoles où j'ai enseigné et parce que je collabore à une revue portant sur la littérature pour les jeunes, je me permets de réagir aux textes «Art et regard» et «Regard sur l'illustration au Québec» dans le dernier *Lurelu*.

#### À propos de l'illustration

Fidélité au réel, médias mixtes... À mon avis, ces termes ne s'opposent pas car, d'une part, il est question de contenu et, d'autre part, de manière. L'emploi de collages, par exemple, peut très bien servir le réalisme et il n'est pas nécessaire d'utiliser plusieurs techniques pour qu'une illustration soit moderne. Si le collage est davantage utilisé dans l'illustration contemporaine, c'est peut-être qu'on lui découvre de nouvelles applications. Mais, en soi, le collage n'a rien de bien nouveau : déjà au début des années 70, Élisabeth Cleaver, puis Anne Vallières, puis José Tringle, puis François Caumartin à ses heures... ont fait des collages pour illustrer leurs albums.

Je m'interroge toujours sur ce besoin qu'on a de classer ce qu'on découvre. Une œuvre d'art peut très bien être à la fois moderne (par le sujet et la façon de le traiter) et traditionnelle (par le médium utilisé) ou même l'inverse! Je m'interroge d'autant

plus qu'on parle d'illustration et que, par définition, une illustration est affaire de reproduction. Une fois imprimée dans l'album, l'illustration ne prend-elle pas toute sa place et ses droits?

#### C'est beau — cela me plaît

Ce qui nous semble beau est toujours ce qui, au premier abord, nous attire. On admettra cependant que le beau n'est pas le même pour tout le monde. D'emblée, l'affirmation «cela est beau» a quelque chose d'exclusif et de définitif. En revanche, dire «cela me plaît» ouvre de nouvelles perspectives et laisse plus de liberté. Faisons l'exercice... de dire pourquoi!

À mon avis, tout est question d'appropriation. Que certaines illustrations nous heurtent, c'est bien possible. Mais doit-on s'empêcher de les regarder? Je suggère plutôt d'apprendre à lire l'image, de voir ses couleurs, ses lignes, ses formes, sans préjuger, sans catégoriser. D'exercer notre œil d'adulte pour mieux offrir ensuite l'image à l'enfant. Comme pour tout autre cheminement, un tel apprentissage devrait mener progressivement au plaisir de regarder! L'exercice est peut-être exigeant, mais il vaut la peine qu'on s'y essaie. C'est le vœu que je formule.

